



Jules Verne

Voyages  
et aventures  
du capitaine  
Hatteras

Les Anglais au pôle nord

Le Désert de glace

*Illustrations originales de Riou et Montant*

*Édition présentée,  
établie et annotée  
par Roger Borderie*

Gallimard

## PRÉFACE

Le plus tentant pour l'homme, c'est l'inutile et l'impossible.

[...]  
Il y a dans l'inconnu du Pôle, je ne sais quel attrait d'horreur sublime, de souffrance héroïque.

*Jules Michelet,  
La Mer, 1860.*

*Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le pôle Nord était à la mode. Cent cinquante ans plus tard il l'est toujours et les récits de nos explorateurs contemporains suscitent auprès du public le même engouement que les relations de voyage des pionniers partis à la conquête du point suprême. Ceux-ci mirent un acharnement quasi mystique à tenter d'y planter le pavillon de leur nation, le plus souvent au prix de leur vie. « Atteindre le pôle Nord était l'unique but de ma vie. » Ce n'est pas le héros du roman de Jules Verne qui prononce ces mots trahissant un grain de « folie polaire » mais Robert Peary, un Américain, lors de la réalisation de son rêve, le 6 avril 1909, soit quatre ans après la mort de Jules Verne et plus de quarante ans après l'exploit imaginaire du capitaine Hatteras.*

*Pourquoi cette fascination ?*

*Bien entendu, elle peut s'expliquer par la longue inaccessibilité de ce lieu géographique qui en fait une*

*proie de rêve (au même titre que l'Everest, les abysses ou la Lune) pour ces fameux « conquérants de l'inutile ». On peut aussi trouver sa cause dans la vanité des hommes qui rêvent d'attacher leur nom à une « première », voire à des terres jusque-là inconnues. Mais plus simplement il y a ceci qu'au pôle tout est extraordinaire : le soleil de minuit (et son corollaire, la nuit de midi) ; les mirages fantastiques qui apparaissent quand l'air froid tord littéralement les rayons du soleil ; les aurores qui forment dans le ciel des rideaux de lumière chatoyante ; les orages électriques d'une puissance formidable mais dont l'explosion se produit dans une absence totale de son ; la richesse d'une faune inconnue sur le reste de la planète ; la puissance du gel qui broie les carcasses des navires ; la banquise dont les tempêtes arrachent des morceaux qui se dressent les uns contre les autres ; les glaces dérivantes qui tournent en mer Arctique dans le sens des aiguilles d'une montre parfois à une vitesse de plusieurs kilomètres par heure, de sorte qu'en avançant à travers ces enchevêtrements de blocs gelés on ne sait jamais dans quelle direction on se dirige effectivement. Jules Verne n'en demandait pas tant : comment ne pas écrire le roman du pôle Nord quand le pôle Nord est en lui-même un roman ?*

*Dans les Aventures du capitaine Hatteras, la banquise qui dérive joue de mauvais tours à l'audacieux explorateur. Dans Le Pays des fourrures Jules Verne en fera même le thème de son livre. Mais pour le capitaine George Washington De Long, parti en 1879 à la conquête du pôle Nord, à bord de la Jeannette cette traîtrise des glaces mobiles n'est ni un sujet de roman ni même un objet de curiosité pour quelque savant sorti des voyages extraordinaires. C'est un drame fatal. De Long a provisoirement renoncé au pôle, il tente de rebrousser chemin vers le sud, ce qui aurait exaspéré Hatteras. Avec ses hommes, il marche vers la Sibérie. Le terrain fait de neiges fondantes et*

*d'arêtes de glace ralentit le convoi qui ne progresse guère que de six kilomètres par jour. Après une semaine, De Long fait le point et découvre l'horreur même : en sept jours la banquise les a emportés 50 kilomètres plus au nord que lorsqu'ils ont commencé leur retraite. Il n'y aura que deux survivants. On retrouvera le corps de De Long au printemps suivant.*

*Cette obsédante dérive donne au Norvégien Fritjof Nansen une idée d'une géniale simplicité. Trois ans après la perte de la Jeannette qui s'était disloquée près de la Sibérie, on a retrouvé des débris du bâtiment sur les côtes du Groenland. Nansen entend exploiter ce qui était jusqu'alors considéré comme un obstacle. Il veut se faire construire un bateau capable de résister aux pires pressions de la banquise, se laisser prendre par les glaces et dériver vers le pôle. Nansen a certainement lu les Aventures du capitaine Hatteras. Il conçoit les plans de son bateau avec la même minutie que celle qui avait présidé à la construction du Forward. D'ailleurs il appelle son bateau le Fram, traduction norvégienne de Forward, c'est-à-dire « En avant ! ». Il n'atteindra pas le pôle mais s'en approchera plus qu'aucun autre auparavant et rapportera, sans avoir perdu un seul homme, quantité d'observations décisives pour la suite de la conquête. Un épisode fameux est la rencontre de Nansen avec Jackson qui dirige une autre expédition. Les deux hommes sont sur la banquise depuis des mois. Nansen raconte un dialogue qui pourrait figurer dans un livre de Jules Verne :*

— Je suis extrêmement heureux de vous voir, me dit Jackson.

— Je vous remercie, moi de même.

— Avez-vous un navire ici ?

— Non mon navire n'est pas ici.

— Combien êtes-vous ?

— J'ai un seul compagnon au bord de la glace.

— Ne seriez-vous pas Nansen ?

— Oui, je suis Nansen.

— Par Jupiter ! Je suis heureux de vous voir. [...] Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez fait là une belle excursion et j'ai une joie du diable à être le premier à vous en féliciter.

*L'Illustration publie une gravure d'un style très réaliste montrant les deux hommes en train de se serrer la main. Le sol gelé et des blocs recouverts de neige ont remplacé les arbres tropicaux et les lianes, mais on ne peut s'empêcher de penser à la rencontre de Stanley et de Livingstone.*

*Michelet, qui écrit La Mer entre avril et décembre 1860, a consacré l'un des chapitres de son livre aux mers des pôles. Il rappelle l'anecdote de ces chercheurs qui crurent trouver des pépites d'or au Groenland et comment cela réveilla la légende du « trésor caché sous le pôle ». L'ambition de l'Angleterre et d'autres États fut dès lors d'aller chercher au pôle ce que les Espagnols et les Portugais avaient rapporté du Nouveau Monde. Il trouve des accents romantiques pour évoquer cette nouvelle ruée vers l'or :*

On se disputa à qui partirait pour cet Eldorado polaire. Ce qu'on trouva, ce fut la mort, la faim, des murs de glaces.

Cet échec n'y fit rien. Pendant plus de trois siècles, avec une persévérance étonnante, des explorateurs s'y acharnent. C'est une succession de martyrs. Cabot, le premier, n'est sauvé que par la révolte de son équipage qui l'empêche d'aller plus loin. Brentz meurt de froid, et Willoughby de faim. Cortereal périt, corps et biens. Hudson est jeté par les siens, sans vivres, sans voiles, dans une chaloupe, et l'on ne sait ce qu'il devient. Behring, en trouvant le détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie, périt de fati-

gue, de froid et de misère, dans une île déserte. De nos jours Franklin est perdu dans les glaces ; on ne le retrouve que mort, ayant eu, lui et les siens, la nécessité terrible d'en venir à la dernière ressource (de se manger les uns les autres) !

*Michelet écrit son livre sur la mer l'année même du départ du Forward d'Hatteras. Ce que Michelet et Verne ne savent pas encore à cette époque mais présentent évidemment, c'est que la liste des candidats au martyre ne va cesser de s'allonger dans les décennies qui suivront. Et l'or n'y est pour rien : ce que l'envoyé de la reine Élisabeth, sir Thomas Frobisher, avait trouvé au Groenland, ce n'étaient pas des pépites du précieux métal mais simplement de la pyrite de fer, fool's gold. Ce qui semble hypnotiser les « hardis navigateurs », ce n'est pas la richesse mais le péril extrême, comme s'ils voulaient s'approcher de la mort et lui poser quelques questions. Ils sont nombreux à la rencontrer. On retrouve parfois, des années après, leurs cadavres rigides et les dérisoires objets qui accompagnaient leur héroïsme quotidien : une fourchette, une douille, une lampe à huile et même un agenda, comme celui que tiendra Jorgen Bronlund, la dernière victime de l'expédition Erichsen :*

Morts 79°, au fjord, après essai de retour à travers les glaces intérieures, en novembre. J'arrive ici au déclin de la lune, et ne peux pas aller plus loin à cause de mes pieds gelés et de l'obscurité. Les corps des autres se trouvent au milieu du fjord devant le glacier (environ 2 milles et demi, c'est-à-dire 22 kilomètres). Hagen est mort le 15 novembre et Mylius environ dix jours après.

*En 1862, Jules Verne signe avec Hetzel un contrat d'édition qui lui ouvre la carrière dont il rêvait. C'est avec enthousiasme qu'il entreprend l'écriture de ce*

*roman majeur dont le titre complet sera Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Encouragé par ses espérances qui prennent enfin une tournure concrète, il va mettre en place dès ce premier chef-d'œuvre un système de fiction qui va constituer la colonne vertébrale des Voyages extraordinaires. Les éléments de ce système sont à la fois d'une simplicité et d'une efficacité incomparables. Il faut à Jules Verne un héros, un savant, un concurrent, un traître, un chien et, très souvent, un volcan.*

*Le héros est par définition un être exceptionnel : comme Hatteras, il brûle d'un feu intérieur alors que ses compagnons, comme le commun des mortels, meurent de froid. Comme le Michel Ardan de Cinq semaines en ballon, il est libre comme l'air tandis que les autres sont rivés à leur terrestre condition. Comme Nemo, il retrouve l'amnios marin quand ses congénères vivent à peu près comme des rats sur une planète qui ressemble plus à une cave qu'à un paradis.*

*Le savant est indispensable à Jules Verne. C'est ce personnage qui va exposer avec humour, sagesse ou gravité les pages que l'auteur aura recopiées dans des dictionnaires ou des revues scientifiques. Il est à noter que le savant en question ne demande pas mieux que d'en apprendre davantage au cours de l'aventure. Dans Hatteras, ce sera le bon docteur Clawbonny ; dans Voyage au centre de la Terre, c'est le professeur Lidenbrock qui aura moins de soucis avec son neveu que Jules Verne n'en aura beaucoup plus tard avec le sien. Un savant qui s'instruit c'est bien le professeur Aronnax à qui le capitaine Nemo, dans Vingt mille lieues sous les mers, apprend tant de choses merveilleuses sur la mer que le lecteur du XIX<sup>e</sup> siècle ne connaissait pas non plus. Aronnax est d'ailleurs un élève qui pousse le désir d'apprendre jusqu'à l'exaltation : « Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre. » Rimbaud s'en souviendra*

dans son Bateau ivre : « *Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.* »

*Mais Jules Verne est assez coutumier du théâtre pour savoir que l'action suppose un rival : ce sera l'Américain Altamont dans Hatteras ; ce sera le temps dans Le Tour du monde en quatre-vingts jours ; ce seront les six concurrents plus un mystérieux septième dans Le Testament d'un excentrique.*

*Quand l'action théâtrale tourne au drame, il faut un traître : dans Hatteras, le traître apparaît d'abord comme un homme loyal et discipliné. Il ne prendra la tête d'une mutinerie qu'après s'être convaincu qu'Hatteras était fou à lier.*

*Dans Les Enfants du capitaine Grant, c'est Ayrton qui tient le rôle du méchant :*

Il est temps de dire que cet Ayrton était un traître. C'était en effet, le contremaître du *Britannia* ; mais à la suite de discussions avec son capitaine, il avait essayé d'entraîner son équipage à la révolte et de s'emparer du navire et le capitaine Grant l'avait débarqué, le 8 avril 1852, sur la côte ouest de l'Australie, puis il était reparti en l'abandonnant — ce qui n'était que justice.

*Par l'une des combinaisons géniales dont il a le secret, Jules Verne fera sauver le traître Ayrton par le héros Cyrus Smith et c'est Ayrton, repentí, qui à son tour sauvera Cyrus Smith et ses compagnons dans L'île mystérieuse.*

*Les chiens occupent une place prépondérante dans l'œuvre de Jules Verne. Dans L'île mystérieuse, le chien Top est toujours associé à ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'île. Il découvre des caches, il montre sa bonté de cœur, il porte des messages. Pour de tels animaux, l'homme est la plus noble conquête du*

*chien. Homère ne s'y est pas trompé qui a fait du chien Argus le seul être qui reconnaisse Ulysse à son retour.*

*Il arrive qu'un chien rencontre un traître. Dingo, dans Un capitaine de quinze ans, a la réputation de savoir lire car il a reconnu les deux lettres S.V. Le jeune capitaine Dick Sand va faire une découverte macabre :*

« Un homme est mort dans cette hutte, dit Mrs Weldon.

— Et cet homme, Dingo le connaissait ! répondit Dick. C'était, ce devait être son maître ! Ah ! voyez ! » Dick Sand montrait au fond de la hutte le tronc dénudé du sycomore.

Là apparaissaient deux grandes lettres rouges, presque effacées déjà, mais qu'on pouvait distinguer encore.

Dingo avait posé sa patte droite sur l'arbre, et il semblait les indiquer...

« S.V. ! s'écria Dick Sand. Ces lettres que Dingo a reconnues entre toutes ! Ces initiales qu'il porte à son collier !... »

Il n'acheva pas, et se baissant, il ramassa une petite boîte de cuivre tout oxydée, qui se trouvait dans un coin de la hutte.

Cette boîte fut ouverte, et il s'en échappa un morceau de papier, sur lequel Dick Sand lut ces quelques mots :

« Assassiné... volé par mon guide Negoro... 3 décembre 1871... ici... à 120 milles de la côte... Dingo !... à moi !...

S. Vernon. »

*Dingo sautera à la gorge du traître Negoro qui aura malheureusement le temps avant de mourir de blesser mortellement la pauvre bête.*

*Cette idée de l'association d'un chien et d'un message est familière à Jules Verne qui a lu Les Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket d'Edgar Poe dont il écrira plus tard une suite : Le Sphinx des glaces. Dans Gordon Pym, le chien Tigre se trouve à bord d'un bateau où s'est produite une mutinerie. L'un des passagers fait parvenir à son ami, caché dans la cale du navire, un message des plus inquiétants, en confiant le papier à Tigre. Reconstituée, la missive s'achève par ces mots : « Je griffonne ceci avec du sang ; restez caché ; votre vie en dépend. »*

*C'est sans doute dans Hatteras qu'on rencontre l'un des chiens les plus extraordinaires de la littérature. Duk est un danois ou peut-être un dogue allemand. En tout cas c'est un aristocrate de la gent canine. Il ne s'adressera aux vulgaires chiens de traîneau qu'en manifestant une certaine condescendance. C'est lui qui apporte à l'équipage les lettres que le mystérieux commanditaire du bateau adresse à son second. De même que les témoins du singulier comportement de Dingo vis-à-vis des caractères alphabétiques avaient attribué à ce dernier la faculté de lire, les marins du Forward ne sont pas loin de penser que son véritable capitaine n'est autre que Duk. Une inoubliable illustration de Riou représente le chien debout, habillé tel un homme et tenant la barre. Le Captain-dog. Le prestige de l'animal s'accroîtra encore lorsque, victime de la méchanceté de brutes qui l'ont jeté dans un trou de la banquise, il réapparaîtra sous la forme d'une ombre monstrueuse et gigantesque. C'est comme si le pôle Nord avait un sombre sens de l'humour : outre la dérive de ses glaces et l'inégalité excessive de ses jours et de ses nuits, il a un autre tour dans son sac, la réfraction. Cela fait d'ailleurs bien rire le bon docteur Clawbonny.*

*Les chiens ont joué dans la bien réelle conquête du pôle Nord un rôle essentiel. Leur courage, leur résistance physique ont sauvé bien des vies. L'explorateur*

*Nansen, qui, à l'instar de ses collègues, ne fait jamais montre de sensiblerie, s'apitoiera sur la mort de son chien favori : Lion, cette fois. Avant de devoir se manger entre eux, des aventuriers du froid sont souvent obligés de sacrifier leurs chiens. Ils le font alors avec une attention qu'on n'attendrait pas de ces gaillards endurcis : chacun va tuer le chien de son compagnon pour que le maître n'assiste pas à la mort de son ami fidèle. Roald Amundsen, qui est le seul avec Nobile à avoir atteint à la fois le pôle Nord et le pôle Sud, n'hésitera pas à manger du chien cru. À ceux qui marquent leur dégoût pour cette pratique, il réplique que celui qui ne se sent pas capable de manger de la viande crue de chien n'a rien à faire parmi les explorateurs. Amundsen, qui découvrit en 1906 le mythique passage du Nord-Ouest et atteignit le premier le pôle Sud le 14 décembre 1911, disparaîtra dans la banquise du pôle Nord en 1926 alors qu'il était à la recherche de Nobile, lui-même égaré dans l'Arctique. Nobile avait tenté de rallier le pôle Nord en dirigeable. Finalement il s'en tirera et recommencera son expérience en 1928, à bord de l'Italia dont le départ est salué par une foule nombreuse au-devant de laquelle se tient Mussolini. Nobile mourra dans son lit en 1978. Le pôle Nord est un roman sans cesse recommencé.*

*Jules Verne n'aura certainement pas été indifférent à la tentative du Suédois M. Andrée qui, le 11 juillet 1897, embarque à bord de l'Aigle, un ballon géant qui doit atteindre le pôle Nord à partir du Spitzberg. Ce mélange de conquête polaire et d'aérostation a de quoi attirer l'attention d'un spécialiste de voyages extraordinaires. Deux ans plus tard, on découvre une épave de l'expédition d'Andrée. Jules Verne ne connaîtra pas la fin de l'histoire, et pour cause : ce n'est qu'en 1930 qu'on retrouvera les corps d'Andrée et de ses compagnons, au milieu de nombreux objets et instruments. Parmi ces objets on trouve un appareil photographique qui sera examiné par les ingénieurs du*

*laboratoire de l'École supérieure des arts et métiers de Stockholm. Deux cent cinquante clichés sont inventoriés. Une cinquantaine d'entre eux livrent des images à peu près discernables. Une vingtaine donnent des épreuves exploitables. L'Illustration les reproduit. On voit Andrée, cinq jours après la chute du ballon sur la banquise, debout, le fusil à la main, venant de tuer un ours. L'ingénieur vient de développer l'image d'un homme qui est mort depuis trente-trois ans. Au pôle Nord la réalité prend son temps pour dépasser la fiction.*

*Si Jules Verne est un lecteur assidu de L'Illustration, les rédacteurs du magazine sont de fervents lecteurs de Jules Verne, ainsi qu'en témoigne cet article publié le 11 juillet 1931 :*

L'Arctique vient d'être le théâtre de nouveaux drames.

Au cours d'une expédition sur l'immense calotte de glace qui recouvre le Groenland, le professeur Wegener, l'auteur éminent de la fameuse théorie de la dérive des continents, vient de trouver la mort dans des conditions tragiques encore inexplicées. En même temps, dans une autre région de cet énorme glacier, un membre d'une mission anglaise, M. A. Courtauld, fils du magnat de la soie artificielle en Grande-Bretagne, a été le héros d'une des aventures les plus extraordinaires et sensationnelles qui se soient jamais déroulées dans le monde polaire. Cinq mois, le jeune explorateur a vécu solitaire dans ce désert glacé et, quarante-cinq jours, il est demeuré emprisonné sous une épaisse couche de neige amoncelée par les tempêtes. Pendant six semaines, non seulement il n'a pu sortir, mais encore une partie de ce temps, il est demeuré dans une nuit profonde, sa provision de luminaire ayant été promptement épuisée : un emmuré vivant dans un cachot de glace. Les carnets du malheureux Wegener n'ont pas encore été retrouvés. Par contre M. A. Courtauld a

déjà fait parvenir au *Times* par avion un lot de photographies véritablement émouvantes ainsi que ses impressions pendant son emprisonnement à l'intérieur du glacier. Ce récit, d'une remarquable simplicité, semble un chapitre détaché de l'œuvre de Jules Verne, et l'on songe tout naturellement à cet épisode extraordinaire du capitaine Hatteras enfermé dans sa maison de neige sous un rempart de blocs de glace roulés contre les murs par des ours.

*Courtauld lui-même ne prend pas les choses au tragique. Quand il fait le récit de son aventure, il écrit :*

La station est largement approvisionnée, et, si je ne souffrais des morsures de la gelée éprouvées pendant le voyage, mon existence serait fort agréable. Je possède vivres et boissons en abondance, une petite bibliothèque formée de classiques et d'autres ouvrages littéraires, une bonne provision de tabac et une excellente lampe pour lire. Ma maison est chaude : si je ne vis pas dans le luxe, j'ignore les restrictions et jouis du calme le plus complet.

*Mais le pôle Nord, tel le Minotaure jamais rassasié, exige de nouvelles victimes. Le 16 septembre 1936, c'est une autre célébrité qui fait les frais de ses excès météorologiques, Jean Charcot :*

Charcot, en rêvant de l'Antarctique, au continent fabuleux qu'il imaginait magnifique avant les craquements de la sphère terrestre, en était venu à se persuader qu'il en avait été ainsi, que ça ne pouvait être autrement, enfin que c'était arrivé — et puis « pourquoi pas ? » — il en fit la légende de son bateau.

*Mais au retour, près des côtes d'Islande, une tempête se déchaîne. Le seul survivant du drame a apporté son témoignage :*

Il vit une dernière fois le Dr Charcot. Ce fut d'une vague monstrueuse qu'il aperçut, tout près de lui encore, le *Pourquoi-Pas ?* ; sur la dunette, le Dr Charcot, le commandant Le Coniat et le maître principal pilote Floury n'avaient pas bougé de place.

Aucun n'avait de ceinture de sauvetage, et le Dr Charcot avait gardé ses bottes. De toute évidence ils avaient décidé de ne pas quitter leur navire et de couler avec lui — en marins.

*On ne compte pas le nombre d'explorateurs qui se sont perdus en tentant de porter secours à de précédentes expéditions. Il y a eu de très nombreuses tentatives effectuées pour retrouver John Franklin qu'évoque Michelet dans le texte que nous avons cité. Des centaines d'hommes se perdirent corps et biens jusqu'à ce que John Rae découvre les vestiges de l'expédition. Franklin commandait deux navires prestigieux, l'Erebus et le Terror, qui avaient fait la preuve de leurs qualités sous le commandement de James Ross, au pôle Sud. C'est James Ross qui découvrit, sur le continent antarctique, la présence de deux volcans auxquels il donna le nom de ses bateaux. L'un des volcans était éteint et il fut baptisé Terror. L'autre, qui culmine à plus de 4 000 mètres, était en pleine activité et on lui donna le nom d'Erebus. L'idée d'un foyer majeur à l'endroit même du froid le plus intense vient d'autant plus vite à l'esprit quand c'est la réalité elle-même qui donne l'exemple. Seuls les droits imprescriptibles de l'imagination permettent de situer un volcan au lieu exact du pôle Nord. Ce n'est pas pour déplaire à Hatteras qui n'en est pas à une exaltation près. Jules Verne aimerait bien illustrer ce que plus tard Gaston Bachelard nommera astucieusement le complexe d'Empédocle. Dans un essai passionnant, La Psychanalyse du feu, Bachelard écrit ceci :*

On le voit, dans les circonstances les plus variées, l'appel du bûcher reste un thème poétique fondamental. Il ne correspond plus, dans la vie moderne, à aucune observation positive. Il nous émeut quand même. De Victor Hugo à Henri de Régner, le bûcher d'Hercule continue, comme un symbole naturel, à nous dépeindre le destin des hommes. Ce qui est purement factice pour la connaissance objective reste donc profondément réel et actif pour les rêveries inconscientes. Le rêve est plus fort que l'expérience.

*Jules Verne souhaitait donner à son héros la destinée d'Empédocle. L'éditeur s'en effraya. Pour le dénouement l'auteur trouva un compromis habile qui dénature cependant le sens du roman. Retenons donc pour conclure en accord avec Jules Verne, John Hattaras et Gaston Bachelard ces lignes écrites par Nansen relatant son épopée :*

La banquise et les clairs de lune des longues nuits polaires m'apparaissaient comme un rêve lointain d'un autre monde — un rêve qui s'était enfui comme il était venu. Mais que vaudrait la vie sans ses rêves ?

ROGER BORDERIE